

L'HUMANITÉ

« Nous aurons le temps d'être humains quand nous serons vainqueurs ! »

M-J. Hérault de Séchelles, la bave aux lèvres,
au Comité de Salut Public

I

En ce temps-là, qui n'était pas celui de la Plume et n'était pas encore celui de mon père, l'Europe se débattait dans les affres de la récession. Elle tâchait de sauver le peu de confort que ses habitants avaient gagné au terme de longues batailles, et qu'ils perdaient jour après jour, en acceptant d'être raisonnables et de ne pas se révolter tandis qu'on les escroquait de toutes les manières en agitant devant leurs nez grelots et matraques, désirs et culpabilités.

Dans bien des endroits situés à l'extérieur de l'Occident, la vie était infecte, puante, pleine de balles, de moustiques, de corruption et de massacres ; les honnêtes gens qui vivaient là ne rêvaient que de notre territoire, qu'ils voyaient comme un paradis, une panacée, une terre de lait et

de miel. Ce que, malgré toutes ses dégringolades, il était encore un peu, puisqu'on y survivait plutôt facilement. Entre autres pays de cocagne, la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre attiraient ainsi chaque année des dizaines de milliers d'immigrants prêts à tout risquer, puisqu'ils avaient déjà tout subi.

Souvent c'étaient les plus courageux, les plus éduqués qui s'en allaient, refusant l'esclavage dans les mines, fuyant les massacres perpétrés soit par les forces rebelles, soit par les armées gouvernementales, soit par les escadrons de quelque multinationale ; ils fuyaient le racisme des milices, le racket des gangs, la mainmise des mafias, la toute puissance d'une famille de goinfres.

Ils étaient la fine fleur du tiers-monde, ou le dernier espoir d'une grappe de déshérités accroupis dans des gravats, quelque part dans une vallée emplies de combats. Ils ne supportaient plus l'horizon de leur vie, bouché sans appel par un insurmontable colmatage fait d'impunité bien grasse et bien défendue. Ils savaient lire, écrire, compter ; ils savaient penser sans béquilles ; ils avaient des diplômes d'infirmière, de comptable, ils avaient fait des études de droit, ils étaient mécaniciens, chauffeurs de taxi-brousse, dentistes. Ils portaient sur leurs épaules les rêves de toute une famille qui

s'était cotisée, saignée à fond pour offrir à leur champion le viatique, le maigre pécule, les quelques centaines d'euros – une fortune vertigineuse – qui permettrait de traverser le Sahara, la Méditerranée, le Kurdistan.

En chemin, ils étaient battus, enfermés, trompés, escroqués, torturés, volés et violés. Quelques-uns mouraient, beaucoup échouaient pour toujours dans des purgatoires : bordels, camps de travail forcé, villages d'esclaves.

Ceux qui, en Afrique, sur les routes de l'est, parvenaient à franchir le Sahara, on les mettait par centaines sur des épaves qu'on leur faisait acheter très cher, et on les lançait, comme ça, à travers la Méditerranée ; le moins empoté prenait la barre. Le moteur, une merde sans huile ni beaucoup d'essence, fonctionnait généralement juste assez pour tomber en panne loin de tout secours possible. Ceux qui parvenaient à force de chance et de volonté à poser un pied en Europe étaient véritablement des miraculés, échappés de toutes sortes d'enfers.

Sur les routes de l'ouest, d'autres reptiles sans âmes les entassaient sur des bateaux qui semblaient destinés, là encore, à sombrer, et qui sombraient généralement. Parfois, quelques-unes de ces barques dérivait près des Canaries, et la Garde-Côtes espagnole récupérait, dans l'enchevêtrement des corps déshydratés, deux ou trois survivants marqués à vie.

Sur les routes de l'est comme sur celles de l'ouest, il arrivait cependant qu'un groupe entier d'immigrants réussît à débarquer sans drame. Ce genre d'exploit alimentait la légende selon laquelle la traversée était sans gros danger. Cependant, ils étaient, dans bien des endroits, reçus comme des chiens.

II

Le vent terrible rugissait autour de nous. Nous filions à travers un champ de millions d'étoiles, tandis que dans notre dos la grande boule lumineuse qui se rapprochait recouvrait maintenant tout notre champ de vision.

Puis il y eut un bruit comme si le ciel se déchirait, et ce fut le silence. Tout se fit immobile. Surpris, nous nous regardâmes. « Lucas ? » demanda mon amie. Je voulus répondre, mais à cet instant l'estomac me manqua. Nous tombions à nouveau. Vers l'avant se dressait un mur d'un bleu foncé, avec des bosses comme des écailles, qui miroitaient. Il venait vers nous, il était sans limites, il sentait bon ; « Lucas, mais c'est la mer ! »

Voilà comment nous reprîmes contact avec notre planète. Dans la position du crapaud, la main gauche tenant Karine, le bras droit tendu pour

amortir le choc, avec toute l'élégance d'un sac-poubelle jeté dans une piscine, au terme d'une chute d'une quinzaine de mètres apparemment, je fis une arrivée fracassante et foireuse dans de l'eau glacée.

Mon apnée dura vingt secondes – je les comptais : un chimpanzé, deux chimpanzés, trois chimpanzés... au milieu du délire de bulles que provoque toujours un plongeon raté – douze chimpanzés, au bout desquels j'ouvris les yeux et vis devant moi la nuit floue d'un champ d'algues, et ma main blafarde qu'éclairait le soleil. Vingt chimpanzés : j'émergeai les pieds en l'air ; un accouchement par le siège, en quelque sorte. Je me rétablis, cherchai Karine dans les vagues. C'est la tête de Primo que je découvris d'abord, soufflante, crachante, postillonneuse ; son propriétaire me croassa un vague « bonjour », et tourna sur lui même, en nageant à la façon des petits chiens. Derrière lui apparut Cécile, tout étonnée de cet amerrissage. Derrière Cécile apparut une falaise.

Entre Cécile et la falaise, il y avait un bateau pneumatique rempli à craquer de passagers, qui nous regardaient avec des mirettes exorbitées, et il y avait de quoi : imaginez-vous tranquillement en train de faire une promenade en mer, et tout d'un coup, badaboum, dans des gerbes de grenades sous-marines, six personnages apparaissent, tombés de nulle part mais pas sans bruit. Les gens du bateau s'étaient mis à regarder partout dans le ciel, à la recherche d'un quelconque aéroplane, et ne trouvaient rien, bien entendu.

Derrière moi, Hassan attira mon attention ; il soutenait Karine, qui s'était un petit peu assommée au fond de l'eau. Elle saignait, et il y avait du sable dans ses cheveux. Arturo, qui remontait à peine, désigna la falaise : « il y a du monde là-haut, qui nous regarde ». On aurait dit des policiers. Quel beau retour !

Que faire, que dire ? Comment s'expliquer ? Nous avons tous laissé nos papiers sur l'île de Pâques, soi-disant pour ne pas les perdre... Ils étaient loin, maintenant.

« Est-ce que par hasard quelqu'un reconnaîtrait l'endroit ? Hassan ?

— Je ne risque pas, je n'ai jamais été à la mer. Je ne sais pas nager !

— Tu ??? Et comment tu fais, là ?

— Je pédale... Je vais, maintenant, avancer vers le bateau. Ah ! Mais il s'en va...

— Arturo, aide-le, je prends Karine !

— Ça va, je peux nager toute seule »... Sa chevelure était toute poisseuse de sang. Je ne pouvais pas ne rien faire. Je voulus la soutenir ; elle m'écarta, désigna la côte.

Le bateau ne nous avait pas attendu. Il progressait péniblement vers une calanque, surchargé comme jamais je ne l'aurais cru possible. Nous le suivîmes.

Le rivage n'était pas très loin. Quand nous abordâmes, les passagers descendaient encore, avec les gestes lents et raides des gens épuisés. Beaucoup s'accroupissaient, ou se recroquevillaient, et restaient prostrés,

sans plus rien faire. Nous nous installâmes sur les pierres chaudes ; j'épongeais le sang de Karine. Elle m'annonça que j'avais les cheveux d'un démon : il est vrai qu'ils n'avaient pas vu de coiffeur depuis un temps difficilement quantifiable. « Regarde-toi dans mes yeux, lui dis-je. On dirait que tu sors tout juste d'un sacrifice. »

Arturo alla voir un grand Noir qui étreignait un rocher et ne bougeait pas. J'entendis leur conversation :

« Ça va ? demanda Arturo ?

— Ça va...

— Tu peux nous dire où nous sommes, ici ?

— ...

— C'est l'Afrique ? Les Caraïbes ? » Mais le type ne répondait pas.

Arturo insista : « Tu ne sais pas où on est ?

— Toi, tu ne sais pas où on est ? rétorqua l'autre

— Non je ne sais pas où on est...

— Mais alors pourquoi tu es là ? D'où tu viens, toi, pour ne pas savoir ? » Et ce fut au tour d'Arturo de se taire. Il essora ses cheveux, effroyablement longs eux aussi. Combien de mois avait duré notre chute ? Le grand Noir regardait Arturo, contemplait sa tête de gremlin cosmique, et se méfiait visiblement.

« Tu es policier ? D'où tu sors ? Il n'y avait pas de bateau avec vous. On vous a vus tomber !

— Moi je ne sais pas où je suis, répondit Arturo, parce que je viens de très loin, et je suis ici par accident... Tu connais Rapa Nui ?

— ...

— Bon, je te fous la paix.

— Lampa Lampa...

— Lampa Lampa ?

— Lampa Lampa.

— C'est ici ?

— Oui.

— Mais c'est où, Lampa Lampa ?

— Haha ! Toi, tu n'es vraiment pas de la police...

— Ben non...

— Tu es à Lampa Lampa, et tu ne sais pas où c'est...

— Non...

— Est-ce que tu sais pourquoi tu es là ?

— Non...

— Ce n'est pas bien de se moquer. Moi je sais pourquoi je suis là.

— Et pourquoi es-tu là ?

- Pour la même raison que toi !
- Pourquoi tu es là ? Pourquoi vous êtes tous là ? D'où vous venez, à la fin ?
- Moi je viens de Sierra Leone, d'accord ? D'autres, c'est le Cameroun ; lui, il vient du Togo, lui du Niger, elle du Sénégal.
- Hassan, tu peux venir ?
- Pour quoi faire ?
- Écoute ça !
- Laisse-le tranquille, c'est un clandestin, il se repose, et moi aussi. Fais pareil. »

À l'endroit où nous avons abordé, la calanque se séparait en deux. Sur la gauche, il y avait une petite crique et du maquis. Nous étions peut-être en Corse ou aux Baléares. Sur la droite, la calanque se poursuivait, plus large, jusqu'à quelques ruines. Un bruit de moteur me fit regarder vers la crique : un véhicule tout-terrain bleu-nuit était apparu sur la plage. La police nous rendait visite. Les gens du petit bateau se mirent à bouger, à s'interpeller avec de l'inquiétude dans la voix. On entendit une sirène à deux tons. Peu après, sortant du maquis, un fourgon cellulaire arriva ; en descendirent des hommes en vert, qui allèrent au 4x4 et discutèrent avec ses occupants. Un troisième véhicule se pointa, et ce coin de plage fut d'un seul coup rempli de gyrophares, d'uniformes et de matraques. Bienvenue dans le monde moderne.

Je me levai. J'allai voir le type auquel Arturo avait parlé. Il s'était assis. Il me regarda. « Toi non plus, tu ne sais pas pourquoi tu es là ? me demanda-t-il d'entrée

— Je suis là pour aller en Europe, répondis-je.

— Comme tout le monde...

— On peut aller en Europe, depuis Lampa Lampa ?

— On peut aller partout depuis Lampa Lampa ; ici, c'est déjà l'Europe.

— Tant mieux, ça fera moins à marcher.

— Hah ! Et toi, et les tiens, d'où vous êtes venus ?

— Nous avons failli mourir ; nous avons traversé des épreuves terribles. Je ne veux même plus m'en souvenir ; c'était vraiment un voyage très long que je ne souhaite à personne.

— Nous, c'est pareil, qu'est-ce que tu crois ? On était deux bateaux.

— Et alors ?

— L'autre a chaviré la nuit dernière.

— C'est pour ça que vous étiez si nombreux sur celui-ci ?

— Non, pourquoi ?

— Alors vous êtes des clandestins ?

— Et toi, alors ?

— Moi quoi ?

— Tu n'es pas un clandestin, toi ? »

Je réfléchis que je ne savais rien de ce monde, sinon qu'il ressemblait au mien. Je n'oubliais pas que ma carte d'identité était, *a priori*, dans un placard de Rapa Nui. « Peut-être, répondis-je. Nous sommes en quelle saison ?

— C'est l'hiver.

— Moi aussi, dans ma traversée, j'ai perdu des gens que je connaissais. Le voyage... le voyage a été si long que je ne sais même pas en quelle année nous sommes.

— Deux-mille-dix ». Les hommes en blanc se rapprochaient. Un type en treillis déboula dans la pente au-dessus de moi. Il criait dans une langue inconnue. Je pensais à tout ce que nous devons faire : alerter le monde, sauver la planète, tout ça. Et, dès le départ, sans papiers, coincé dans un passé que je ne connaissais pas du tout. Fichu Baron, fâché avec les calendriers !

« Deux-mille-dix ?

— Oui.

— Alors c'est officiel, je suis un clandestin.

— C'est naturel, cette couleur de cheveux ? »

Qu'est-ce qu'ils avaient, mes cheveux, à part d'être longs et impeignables ? Je me relevai. Comme les autres, je mis les mains sur la tête. À la file indienne, engueulés par des flics et des chiens qui nous regardaient du haut des rochers, nous prîmes la direction de la crique.

III

Nous étions sur Lampedusa, la Porte de l'Europe. Au camp d'internement, noblement baptisé Centre d'Identification et d'Expulsion, neuf-cent cinquante personnes s'entassaient dans un désordre inconcevable. Notre arrivée en rajouta une soixantaine de plus.

Ici c'était Babel, on parlait toutes les langues. Il y avait des Kurdes, des Irakiens, des Égyptiens, des masses de Tunisiens, et toutes sortes de gens d'Afrique tropicale. Les dortoirs étaient pleins, les couloirs étaient pleins, les sanitaires étaient pleins. On dormait absolument n'importe où. Je me demandais comment on allait m'identifier, et où je serais expulsé.

« Nom ? prénom ? Comprenez-vous l'anglais ?

— Corso, Lucas. Je comprends l'anglais.

— Âge estimé ?

- Pardon ?
- Vous êtes né quand ?
- Euh... Trente ans.
- Votre nationalité ?
- Française.
- Des papiers ?
- Mes papiers ne sont pas ici.
- Savez-vous parler français ?
- Oui.
- Parlez-moi français.
- *Des solitudes silencieuses où sommeille à toute heure la place du Panthéon, l'omnibus Panthéon-Courcelles s'est mis en route pour Levallois. Au petit trot des deux coursiers qui le remorquent à leurs derrières, il dégringo*
- Ça suffit. Qu'est-ce que ça veut dire ?
- C'est l'histoire d'un autobus tiré par des chevaux, qui n'arrête pas de s'arrêter.
- Est-ce un poème ?
- De Courteline.
- Qui est Courteline ? Il est avec vous ?
- Courteline est mort depuis longtemps. Connaissez-vous Racine ?

- Non. *Ne jamais s'arrêter de s'arrêter, n'est-ce pas ne jamais bouger ?*
- *Cependant, ça bouge.* Je vois que vous parlez français.
- Misère ! D'où venez-vous, exactement ?
- De Rapa Nui.
- Bon dieu, je vous demande le pays, pas le village !
- Chili !
- Chili... Bon. Alors, vous êtes Français ou Chilien ?
- Français au Chili.
- Et comment êtes-vous arrivés par ici ? Les gens de la dernière fournée disent que vous n'étiez pas avec eux, et il n'y a pas eu d'autre bateau. Vous avez dérivé sur une cage à thons ?
- Pardon ?
- Une cage pour engraisser les thons, bon sang ! Vous étiez dessus ?
- Non. Pas de cage...
- Il faut vite que vous me donniez une explication.
- ...
- Je n'ai pas une dose infinie de patience et j'ai un bus à prendre.
- En fait, je viens du futur.
- ...
- Je sais que ça peut...

— Ça me fatigue... D'un bout à l'autre de la semaine, je suis obligé d'écouter toutes sortes de conneries, et vous en produisez des tonnes. Là, je n'en peux plus. Vos bobards me donnent envie de partir en vacances ; or *je ne peux pas* partir en vacances ! Par conséquent, je me sens frustré, et ça m'enrage. J'ai envie de vous punir, tous, parce que j'en ai marre qu'on me prenne aussi constamment pour un crétin. Alors, je vous le dis *une seule fois*, racontez-moi tout de suite quelque chose de plausible. Ceci est ma dernière sommation.

— Le truc plausible, est-ce que ça peut être un mensonge ?

— *Vous !* Soit vous êtes très con, soit vous êtes dingue... Accouchez !

— Je ne sais plus d'où je viens.

— Oh mais que c'est original. J'en tombe de ma chaise. Boum !

— Je suis désolé.

— Tiens donc... Bon, eh bien c'est noté. Corso Lucas, amnésique et désolé.

— Super !

— Ya pas de quoi. C'est curieux, vous êtes le sixième. Vos cinq petits camarades, eux aussi, ont commencé par me dire qu'ils venaient du futur, puis ils ont ensuite choisi de se réfugier dans cette bonne vieille amnésie. Un tel ensemble réchauffe le cœur. Ça sent l'orchestre. À ce propos, vous donniez des concerts ?

— Je ne comprends pas ?

— Debout ! Emmenez-le... Quelle coiffure de cinglé. Au suivant ! »

L'infirmier que je vis ensuite ne put s'empêcher, lui aussi, de faire de l'humour facile sur ma tignasse de barbare aérodynamique. Il me trouva une santé d'acier trempé. C'était, selon lui, très étonnant, car les gens qui échouent d'ordinaire sur cette île ont en moyenne deux années de purgatoire derrière eux, si ce n'est plus, sans compter toutes les joyeusetés de leur ancienne vie. Comme par hasard, j'étais le sixième de sa journée, à frétiler comme un poisson frais. Il en vint à se demander si j'étais vraiment un clandestin, et si cette histoire d'amnésie générale n'était pas, pour une fois, véridique. « La vérité, lui dis-je, est que nous venons du futur ; mais comme cette explication n'est pas recevable, nous optons pour un peu d'amnésie... Ça semble logique ou est-ce que c'est idiot ? Du reste, vous ne trouverez dans nos souvenirs aucune trace d'un passé cohérent.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— Passez-nous au scan, vous verrez bien !

— Au scan ? Vous n'êtes vraiment pas communs, dans votre bande ! Comment voulez-vous que je scanne vos pensées ?

— Mais avec le *scan*, quoi ! Le truc qui... vous posez des questions, et les images qu'elles soulèvent dans nos cerveaux s'affichent. Comment vous appelez ça ?

— On n'appelle ça d'aucun nom, puisque ça n'existe pas. »

Comment ça ? Le scannage cérébral était, en principe, une technologie parfaitement au point ! Elle était d'usage courant depuis au moins quarante ans, et remplaçait l'antique détecteur de mensonges. Pourquoi ce type prétendait-il n'en rien savoir ? Pour m'éprouver ? Il en faudrait plus. J'avais survécu à Phalaris, moi ! Je me tins silencieux, blindé, tranquille.

« On va vous transférer sur le continent. Vous serez mis en observation. Mais vous savez que vous risquez la prison, à cacher qui vous êtes ! »

Quand je ressortis dans la cour, le soir tombait. Une foule immense de réfugiés clignait des yeux sous les projecteurs qu'on venait d'allumer. Je retrouvai Hassan en grande conversation avec un type très maigre. À côté de lui se tenait Primo, le visage tuméfié.

« Ils ont embarqué une fille, ils commençaient à la déshabiller...

— Et alors ?

— Comment ça, *et alors* ? Ils allaient se la taper, juste là, derrière les grillages, devant les gens. Je suis intervenu, qu'est-ce que tu crois ?

— Où est-elle ?

— Au milieu des siens.

— Mais comment es-tu sorti ?

— Par la porte du fond, mon grand. Ils allaient la refermer, j'ai bondi ; deux personnes m'ont suivi, et on a défendu la demoiselle. Les deux autres l'ont ramenée, et moi je me suis fait tabasser.

— Mais enfin, où est-ce qu'on est tombé, là ?

— C'est l'Europe, mon petit père. L'Europe fasciste... Je ne sais pas, ça ne ressemble pas au pays que nous avons connu. Mes parents ne m'ont jamais parlé de ce genre de truc. C'est comme si on était encore au vingtième siècle !

— La honte de tous les siècles. Ou alors, nous sommes dans une autre des sales blagues du Baron. Figure-toi qu'ils ne savent même pas ce que c'est qu'un scanner cérébral.

— Attends, on est en 2010... Les scanners sont apparus il y a tellement longtemps ! Mais où est-ce qu'on est tombés ?

— C'est la question du jour. Ça va, toi ?

— Nous avons connu pire, ces derniers temps.

— Je sais bien. Mais tu as été très correct, sur ce coup-ci.

— C'est clair que j'ai la cote auprès de Cécile encore plus qu'avant.

— Toujours à t'occuper des filles, hein ? As-tu remarqué qu'à chaque fois, tu te prends des beignes ?

— De toute manière, on finit toujours par taper sur les youpins. Car nous sommes *le Problème*, tu le sais bien ! Le Terrible Problème Juif. Tu as devant toi le dernier avatar de cette gorgone insatiable. Cette fois-ci, c'était à propos d'une femme. Aie.

— Ils ne t'ont pas raté...

— Mais ils ont perdu.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? dis-je en regardant derrière Primo. Ça n'y était pas tout à l'heure. Il y a des volcans, par ici ?

— Pas que je sache. Où ça, dis-tu ?

— Derrière toi, mon ami. Hé, Hassan, regarde par là ! »

Autour de nous, les gens se montraient le phénomène, qui ne semblait pas être une chose habituelle. Le copain d'Hassan, le grand type maigre, qui était là depuis quinze jours, ne l'avait jamais vu et n'en avait pas non plus entendu parler ; comme les autres, il regardait, avec un début de terreur que la foule reprit en bruissant, et tout devint soudain très dangereux.

« Il y en a une deuxième !

— Et là, oh putain ça vient juste d'apparaître !

— Trois !

— Quatre ! quatre ! Karine, on se rassemble !

- Où est Arturo ?
- Arturo !
- Arturo ! »

Quelque part dans l'île, des chiens se mirent à hurler. Puis une sirène d'alerte éleva sa plainte dans les lointains. À l'extérieur, les gardiens gesticulèrent, tournèrent sur place, gueulèrent dans des téléphones. Dans la cour, la panique monta comme une marée. Les gens se précipitèrent vers le portail. Soudain, une femme, qui avait levé la tête au ciel, poussa un hurlement de terreur pure. Tout le monde la regarda, puis regarda en l'air. « Ça, c'est du Baron tout cru, murmura Karine. Du coup, je commence à avoir un plan pour nous sortir de ce trou ». Le didacticiel bicolore nous avait suivis jusqu'ici.

